

I

Pénélope et Télémaque

VOILÀ DIX ANS que les Grecs, vainqueurs de la guerre de Troie, ont regagné leur patrie. Seul Ulysse n'a pas revu les siens, poursuivi par la haine implacable du dieu Poséidon. Il ne sait rien de son épouse Pénélope et de son fils Télémaque qu'il a laissés voici vingt ans à Ithaque, alors que Télémaque n'était encore qu'un tout petit garçon. Il ne sait pas qu'en son palais, depuis des années, les nobles de son royaume se sont installés. Jour et nuit, ils organisent des banquets, des fêtes, des jeux. Chaque jour, ils exigent que les bêtes les plus grasses des troupeaux d'Ulysse soient tuées, que les vins les meilleurs leur soient servis, que le pain soit confectionné avec la meilleure farine. Que peuvent contre eux si nombreux la reine Pénélope et son fils Télémaque ? Certes, ce dernier a grandi. C'est aujourd'hui un beau jeune homme qui possède tous les traits de son père. Mais la lutte serait trop inégale. Et depuis quelques années, sûrs qu'Ulysse est mort, ces hommes exigent de sa mère qu'elle choisisse un époux parmi eux ! Que faire ?

Mais la déesse Athéna n'a pas oublié Ulysse et souhaite venir en aide à Télémaque... Du haut de l'Olympe, la fille de Zeus chaussa ses belles sandales qui la portent sur la mer et sur la terre, plongea et arriva bientôt sur l'île d'Ithaque, le royaume d'Ulysse. En la voyant, nul n'aurait pu la

reconnaître car elle avait pris l'apparence d'un homme mûr tenant à la main une lourde lance de bronze. Arrivée sur le seuil du palais d'Ulysse, elle dut se frayer un passage parmi les prétendants qui jouaient aux dés, étendus sur des peaux, et buvaient des coupes de vin que les serveurs empressés remplissaient dès qu'elles étaient vides. Télémaque ne jouait pas. L'air sombre, il rêvait que son père rentrait, chassait tous ces prétendants et régnait à nouveau en maître dans sa demeure. Sortant de sa rêverie, il aperçut Athéna. Hospitalier, il s'approcha aussitôt.

— Je te salue, étranger, et t'accueille volontiers dans ma maison. Viens partager notre repas. Tu nous diras ensuite ce qui t'amène parmi nous.

Après le festin, vinrent les chants et les danses.

— Voilà à quoi ils passent leurs journées ! dit alors Télémaque à son hôte en désignant les prétendants. Ils pillent tout le bien de mon père qui doit être mort misérable sur quelque terre lointaine. Ah ! s'il pouvait revenir ! Tu verrais alors ces prétendants arrogants prendre leurs jambes à leur cou ! Mais toi, dis-moi ton nom. Qui es-tu ? D'où viens-tu ?

Athéna, la déesse aux yeux pers, inventa une histoire et termina sur ces mots :

— Si je suis ici, c'est que je pensais que ton père était de retour. Sans doute les dieux l'en empêchent-ils ! Cependant, écoute bien ce que je vais te dire. Je ne suis pas devin mais je t'annonce que ton père est vivant et qu'il reviendra ici, sur la terre de ses aïeux, même s'il est entravé par la plus lourde des chaînes. Tu connais sa ruse !

Puis jetant un regard autour d'elle sur les prétendants :

— Quelle insolence ! Comment ne pas être indigné ?

— Je préférerais que mon père fût mort sous les murs de

Troie. Aujourd'hui il aurait une tombe et sa gloire rejallirait sur moi. Mais il est mort seul sur quelque rivage, ne me léguant que la douleur et les larmes.

— Si Ulysse rentre, leur vie sera courte ! Mais il te faut songer au moyen de renvoyer les prétendants. Tu vas faire ce que je te dis. Demain, convoque-les avec le peuple sur l'agora et, devant tous, somme-les de rentrer chez eux. Tu leur annonceras que tu pars chez le divin Nestor à Pylos, puis à Sparte chez Ménélas afin d'avoir des nouvelles fiables de ton père. Médite mes paroles. Montre-toi courageux, tu n'es plus un petit enfant. Je dois maintenant partir.

Télémaque voulut retenir Athéna mais elle avait disparu brusquement. C'est alors qu'il comprit : celui qui venait de s'adresser à lui comme un ami, comme un père, n'était autre que la déesse Athéna ! Le cœur empli d'une fermeté nouvelle, Télémaque arrêta les rires et les chansons et dit aux prétendants qu'il les convoquait pour le lendemain sur l'agora.

À peine avait paru l'aube aux doigts de rose qu'il se leva, se vêtit d'une tunique fine, chaussa ses sandales et ceignit sa lourde épée. Ainsi vêtu, il semblait le fils d'un dieu paré d'une grâce céleste. Il se rendit sur l'agora où s'étaient rassemblés les prétendants et le peuple. Un sage vieillard prit la parole :

— Aucune assemblée n'a été convoquée depuis le départ d'Ulysse. Télémaque, aurais-tu quelque nouvelle de notre armée partie pour Troie ? Ou veux-tu débattre d'un sujet qui concerne notre cité ?

— Non, il ne s'agit pas de cela, répondit Télémaque. Je veux parler au peuple des prétendants qui harcèlent ma mère. Ils sont installés chez mon père dont ils déciment les troupeaux pour leurs banquets. Et il n'est personne parmi vous pour prendre ma défense !

De colère, Télémaque jeta à terre le sceptre qu'on lui avait remis quand il avait pris la parole. Le peuple restait muet. Antinoos, l'un des prétendants, s'exclama :

— Quel orateur emporté ! La cause de tes malheurs, Télémaque, sont-ce les prétendants ou n'est-ce pas plutôt ta mère ? Voilà bientôt quatre ans que nous la demandons en mariage ! Nous a-t-elle éconduits ? Non ! Mais elle a ourdi une ruse, la fourbe ! Elle nous a fait croire qu'elle choisirait l'un d'entre nous quand elle aurait achevé de tisser le linceul qu'elle avait commencé pour Laerte, son beau-père. À contrecœur, nous avons accepté. À tisser cette toile elle passait ses jours, tandis qu'à notre insu elle la défaisait la nuit, à la lueur des torches ! Elle nous dupa ainsi trois années durant. C'est l'une de ses servantes qui l'a trahie la quatrième année. Télémaque, nous dilapiderons ton bien jusqu'à ce qu'elle ait choisi l'un d'entre nous.

À ces mots, Télémaque opposa un refus et exigea à nouveau le départ des prétendants, les menaçant de la colère des dieux. Tandis qu'il parlait, deux aigles tournoyèrent dans le ciel au-dessus de l'assemblée. C'est alors qu'un devin, Mentor, expert dans le vol des oiseaux, annonça :

— Prétendants, je vous le dis, le malheur va fondre sur vous. Le retour d'Ulysse est proche et sa vengeance sera terrible ! Tout s'accomplit ainsi que je l'avais prédit à Ulysse : les maux qu'il endurerait, la mort de ses compagnons et son retour vingt ans après son départ, seul et méconnu de tous.

Les prétendants huèrent le pauvre vieillard, se moquant de ses prophéties. Et quand Télémaque leur annonça son départ, certains s'y opposèrent et levèrent la séance.

Tandis que tous s'en retournaient au palais, Télémaque invoqua Athéna. La déesse lui apparut sous les traits du

vieillard Mentor et lui rappela qu'il était le fils d'un homme courageux qui avait toujours accompli ce qu'il avait dit ou entrepris. Il ne devait pas se laisser impressionner mais se montrer brave et sage comme son père, en ne renonçant pas à son voyage. Lui, Mentor, l'accompagnerait.

De retour au palais, Télémaque refusa de manger et de boire avec les prétendants.

— Je ne veux plus supporter votre insolence et me taire. Vous avez pillé mes biens et aujourd'hui, j'appelle de tous mes vœux la colère des dieux sur vous. J'accomplirai ce voyage malgré vous !

Lorsque la nuit fut tombée, Athéna versa le sommeil sur les paupières des prétendants. Toujours sous les traits de Mentor, elle guida Télémaque jusqu'au port où le vaisseau était affrété.

Télémaque parvint sans encombre chez le roi Nestor à Pylos qui, ne sachant rien d'Ulysse, lui conseilla de se rendre chez Ménélas à Sparte.

Dans le palais de Ménélas, Télémaque fut reçu comme un hôte de marque. Ménélas lui raconta longuement son difficile retour et comment il avait appris du dieu Protée qu'Ulysse était retenu prisonnier sur l'île de la nymphe Calypso. Heureux de ce renseignement, le jeune homme repartit à Ithaque. Mais les prétendants avaient découvert son départ et complotaient déjà contre lui. Quelques-uns d'entre eux étaient d'ailleurs partis en mer afin de lui tendre un piège entre Samos et Ithaque...

Calypso

SUR L'OLYMPÉ, les dieux sont assemblés. Athéna, la fille de Zeus, leur conte les tourments d'Ulysse.

— Voilà vingt ans qu'Ulysse a quitté son île d'Ithaque. Pendant dix ans, il a combattu sous les murs de Troie, se montrant un chef valeureux et ingénieux, et a enduré les tourments de la guerre, loin des siens. Cette guerre est achevée depuis dix ans maintenant et il continue à errer sur le dos de la mer, toujours séparé de son épouse Pénélope et de son fils Télémaque. Ulysse était un roi sage, juste et bon. À quoi toutes ces qualités lui ont-elles servi puisque, aujourd'hui, son peuple ne se souvient plus de lui ? Seuls Pénélope et Télémaque espèrent inlassablement son retour, fidèles à son souvenir. En ce moment, Ulysse est retenu prisonnier sur l'île d'Ogygie par la nymphe Calypso. Seul, comment pourrait-il atteindre les rives d'Ithaque ? Zeus, mon père, permettez lui de rentrer dans sa demeure !

— Soit ! répondit Zeus, le roi des dieux. Décrétons le retour d'Ulysse ! Hermès, mon fils, toi qui es le messager des dieux, va dire à la nymphe aux cheveux bouclés qu'elle laisse partir Ulysse. Seul, sur un radeau, il voguera sur la mer pendant vingt jours, endurant mille souffrances avant d'atteindre l'île de Schérie, terre des Phéaciens. Ceux-ci lui accorderont l'hospitalité, le comblant de richesses, puis le

ramèneront à Ithaque. Car son destin est de revoir sa famille et son royaume.

Sans attendre, Hermès noua les lanières de ses sandales ailées grâce auxquelles il voyage plus vite que le vent, sur la terre et les flots. Muni de sa baguette qui ouvre ou ferme les yeux des hommes, il s'élança dans le ciel, plongea vers la mer, rasa les flots comme une mouette agile. Lorsqu'il arriva, la nymphe Calypso, au fond de la vaste caverne qui lui tient lieu de demeure, tissait au coin du feu. Le cèdre et le thuya y flambaient, embaumant toute l'île. Aux abords de la grotte, une forêt avait poussé où nichaient les oiseaux, mêlant ainsi leurs chants à celui de la nymphe aux cheveux bouclés. Sur les ceps vigoureux d'une vigne mûrissaient des grappes lourdes et quatre sources paisibles arrosaient une prairie parsemée de violettes. Hermès admira longtemps la beauté de ce lieu. Il était sous le charme.

Puis il entra. Il ne vit pas Ulysse. La nymphe, s'arrêtant de chanter, le reconnut aussitôt. Comme il était d'usage, elle le fit asseoir et lui offrit le nectar et l'ambrosie, la nourriture des dieux.

— Je viens à toi, déesse, envoyé par Zeus. Tu retiens dans ton île Ulysse, le héros. Il faut le renvoyer car son destin est de revoir sa patrie.

Calypso frémit à ces mots.

— Les dieux sont jaloux et injustes envers les nymphes qui aiment un mortel. Oui, Ulysse vit auprès de moi car je l'ai sauvé lorsque vous l'avez abandonné sur les flots après que tous ses compagnons eurent péri. Mais je ne peux aller contre les ordres de Zeus. Ainsi je le renverrai, seul, sans navire à rames.

Assis sur la plage, Ulysse pleurait en son cœur. Comme

chaque jour, il songeait à Ithaque. Il avait aimé la nymphe, dont il avait partagé la couche au fond de la grotte profonde. Mais maintenant, il aspirait au doux retour. Calypso s'approcha.

— Je ne veux plus te voir pleurer. Va ! Construis un radeau avec les arbres de cette île et quand tu seras prêt, je ferai souffler un bon vent qui te ramènera sain et sauf chez toi. Je te donnerai le pain, l'eau et le vin pour ce long voyage. Et si les dieux le veulent, tu atteindras l'île d'Ithaque.

Ensemble, ils regagnèrent la grotte où ils prirent un dernier repas. Calypso, une dernière fois, lui demanda :

— Es-tu sûr de vouloir rentrer chez toi ? Tu sais pourtant que si tu restais ici, je t'offrirais l'immortalité des dieux. À la douceur de mon logis, tu sembles préférer les dangers de la mer. Est-elle donc si belle, Pénélope, ton épouse, pour que tu veuilles si fort la rejoindre ?

— C'est là mon plus cher désir ! Je te remercie, Calypso, pour ton hospitalité. Je sais que Pénélope n'a ni ta majesté ni ta beauté mais je ne peux l'oublier et, pour retrouver ma patrie, je suis prêt à affronter les tourments de la mer. J'ai déjà enduré et les tempêtes et la guerre ; j'endurerai encore un surcroît de peines pour retrouver les miens.

Quand parut l'aurore aux doigts de rose, Calypso et Ulysse se rendirent dans une futaie d'antiques arbres morts. Leur bois était sec et flotterait parfaitement. Là, pendant quatre jours, Ulysse coupa, ébrancha, tailla, équarrit, assembla les fûts qui constitueraient le plancher du radeau. Puis Calypso apporta des étoffes dont Ulysse fit des voiles. Il fixa le gouvernail : le radeau était maintenant prêt à prendre la mer. La nymphe aux cheveux bouclés y chargea les vivres et nombre de douceurs. Une dernière fois, elle baigna Ulysse et lui fit

revêtir de riches vêtements parfumés. Heureux et plein d'espoir, Ulysse prit enfin la mer.

Un bon vent soufflait. D'une main de maître, Ulysse tenait le gouvernail. Il navigua sans jamais prendre de repos. La nuit, il fixait le ciel, guidé par les étoiles, laissant toujours, ainsi que Calypso le lui avait conseillé, la grande ourse à gauche de son embarcation. Au bout de dix-sept jours, il aperçut enfin l'île de Schérie, posée sur les flots comme un bouclier.

Mais Poséidon, le dieu de la mer, posté sur le mont Solyme, scrutait le large. Quand il vit Ulysse prêt à aborder, il en conçut une grande colère.

— Quoi ! Ainsi les dieux ont profité de mon absence pour permettre à Ulysse de regagner Ithaque ! Il n'est pas dit qu'il en sera ainsi ! Ne lui ai-je pas encore envoyé son content de malheurs ?

Sur ces mots, il déchaîna une terrible tempête. Le ciel s'obscurcit, des bourrasques de vent soulevèrent la mer qui sembla partir à l'assaut des nuages noirs. Ulysse se souvint des paroles de Calypso. Il se lamenta :

— Que ne suis-je mort sous les murs de Troie, en héros comme Achille ! On aurait alors chanté ma gloire. Au lieu de cela, je vais connaître une mort obscure !

C'est alors qu'une lame renversa le radeau. Dans un fracas terrible, le mât se brisa, les voiles se déchirèrent, et Ulysse fut projeté au loin. Alourdi par ses vêtements, il coula. Lorsqu'il revint à la surface, sa seule idée fut de rejoindre le radeau. En quelques brasses il l'atteignit, se hissa sur le plancher et s'assit au milieu, se cramponnant pour éviter la mort.

Les vents le ballottaient de tous côtés. Il croyait sa fin venue lorsqu'une mouette se posa sur le bord du radeau. Surprenant Ulysse, elle prit la parole :

— N'aie crainte ! Il ne t'arrivera rien. Je suis la déesse Ino. Écoute mon conseil : quitte ces vêtements et ce radeau. À la nage, regagne le rivage de Phéacie où t'attend le salut. Prends ce voile divin qui te protégera. Mais une fois sur le sable, jette-le sans te retourner.

Sur ces mots, la mouette blanche disparut dans les flots sombres. Ulysse, méfiant, redoutant un nouveau piège, décida de demeurer sur le radeau tant que les bois resteraient ajustés. C'est alors qu'une vague immense fit éclater les poutres, les dispersant de tous côtés. Dans la mer déchaînée, Ulysse s'agrippa à l'une d'elles et l'enfourcha comme un cheval. Il se défit alors de ses vêtements et, en hâte, il éten-dit le voile donné par Ino sur son corps. La tête en avant, il se jeta dans les vagues furieuses.

Satisfait, le sourire aux lèvres, Poséidon cravacha ses chevaux à la crinière d'écume et regagna son temple dans la mer Égée. Mais Athéna veillait et ordonna aux vents :

— Fuyez, dormez ! Je veux qu'Ulysse arrive sauf sur l'île de Phéacie.

Deux jours durant, Ulysse dériva encore avant d'apercevoir la terre des Phéaciens, couverte de forêts. Heureux comme un enfant qui voit renaître à la vie son père mourant, il se mit à nager vers la rive. Hélas ! Il ne découvrit qu'une côte hérissée de rochers contre lesquels la mer risquait à tout moment de l'écraser. Pas un port, pas une calanque, pas une anse où aborder. Mais Athéna le guida vers l'embouchure d'un fleuve dont il parvint à remonter le cours. Arrivant à un bois, c'est sous un olivier feuillu qu'il s'abrita. Il s'enfouit alors dans un lit de feuilles sèches. Athéna lui ferma les paupières et lui dispensa le doux sommeil.